

Date : 25/10/13

Complètement Parreno

Eric LORET



Vue de l'exposition, ici «The Writer» (2007) où un automate imite l'écriture humaine. (Photo Aurélien Mole)

ARTS

Art. Au **Palais de Tokyo**, le plasticien français présente «Anywhere, Anywhere out of the World», proposition protéiforme et immersive au rythme du «Petrouchka» de Stravinsky.

Les lumières s'éteignent, le piano se met à jouer tout seul, des visages, objets fluorescents, apparaissent sur les murs, formes à peine nées, avant de mourir doucement : il leur faut une nouvelle clarté pour qu'elles s'estompent de nouveau. Espace de la mémoire. Enfance du temps.

Dans un coin, une machine multicâblée écrit sur des feuilles de papier, griffonne des têtes, recouvre ce qu'elle vient de faire d'autres traits. Dans la même pièce, une bibliothèque où se distinguent les noms de Bret Easton Ellis ou Salinger pivote et découvre une chambre éclatante. On se faufile, on est seul dans un mausolée, les sons du piano et du robot n'arrivent que très étouffés. On est passé de l'autre côté d'on ne sait quoi. Au mur, des dessins de John Cage et de son compagnon Merce Cunningham. Chaque jour, un dessin de Merce remplace un dessin de John.

Claques. On a beau décrire, rien ne peut rendre l'étrangeté qui submerge le visiteur, traverse ses synapses lorsqu'il s'installe dans «Anywhere, Anywhere out of the World», la nouvelle proposition de Philippe Parreno (1) au **Palais de Tokyo**, titrée d'après Baudelaire. Avec celle de son ex-complice Pierre Huyghe au centre Pompidou, on tient nettement les deux claques de l'automne, celles dont on pourra se faire l'ancien combattant dans vingt ans : on y était.

Poursuivons néanmoins, puisqu'aucune photo ne peut rendre compte de cette expérience volontairement vacillante. Ailleurs, plus au fond du Palais, toujours la même musique, le même rythme (on apprend dans le livret remis au visiteur qu'il s'agit d'une réduction pour piano de Petrouchka, le ballet de Stravinsky). On est à nouveau plongé dans le noir. Des marquises de cinémas imaginaires, auvents à ampoules, néons, aux formes plus ou moins contournées, clignotent, se répondent. Petrouchka est souvent englouti par des grésillements amplifiés, comme si les marquises cherchaient à s'accorder. Grand corps électrique sous lequel on a envie de s'asseoir, Pinball Wizard alenti dardant ses réflexes dans nos cortex. Deux marquises suivent très exactement les notes de Stravinsky : moment de grâce, effraction dans l'intimité de la machine.

Dans les entrailles de Tokyo, la célèbre salle 37, redécouverte telle la chambre jaune du Mystère, projette le film d'animation *Anywhere out of the World* (2000). Son héroïne unique est Annlee, en plan fixe, qu'on connaît au moins si l'on est allé voir Huyghe : c'est un personnage de manga dont les droits ont été achetés par «Pierre et Philippe» en 1995. Ils l'ont transformée, prêtée à des artistes dans le cadre du projet *No Ghost Just a Shell* («pas un fantôme, une coquille»), lui ont même rendu ses propres droits en 2003, la libérant «de la fiction du marché». Lorsque le film s'éteint, une petite fille entre en piste et parle, en anglais, de l'identité, de ses acheteurs, de nous aussi. A qui elle finit d'ailleurs par s'adresser : «Can I Ask You a Question ?» Elle demande si l'on préfère être «trop occupé» ou «pas assez occupé». Elle s'approche. Nous fixe. On préfère ne pas être assez occupé. «Et pourquoi ça ?» continue-t-elle, toujours en anglais. A la fin, elle se place au milieu du public, tournée vers l'écran. «Laissez-moi vous poser une dernière question : quel est le rapport entre le signe et la mélancolie ?»

Pantomime. C'est ce qu'on a évidemment envie de demander à Parreno lui-même. Quoique les participants répondent, la fillette nous quitte sur un identique «OK, take care». La pantomime *Out of the World* à laquelle on vient d'assister n'est pas de Parreno mais de Tino Sehgal, de même que la bibliothèque dérobée était de Dominique Gonzalez-Foerster. Depuis sa création en 2011, cette Annlee vivante a été promenée par Sehgal de New York à Manchester. Mais elle se noue parfaitement au cœur absent que constitue l'installation, laquelle emplit (c'est une

première) tout l'espace du **Palais de Tokyo**. D'une salle à l'autre, d'escalier en escalier, se répète et se diffracte le rythme des cinquante-six mouvements de Petrouchka, repris par des tubes clignotants et par plusieurs pianos, mais aussi les sons d'une vidéo dans une autre vidéo, le bruit de l'extérieur à l'intérieur du Palais. Immersion totale, «je devins un opéra fabuleux», pour citer Rimbaud, après Baudelaire.

On peut chercher la source, le moteur, la salle des commandes de ce drame total : elle est visible au niveau -1. C'est un lieu blindé d'ordinateurs comprenant un piano à queue qui pilote toutes les parties du Palais. Car Petrouchka, c'est l'histoire de trois poupées qui prennent vie, tellement vie qu'au moment où la marionnette se casse, elle se transforme en fantôme bien réel, si l'on ose dire. C'est la matrice putative ad hoc des aventures d'Annlee, mais qui vaut aussi pour l'ensemble d'«Anywhere»... On y retrouve en effet la vidéo Marilyn (2012) et sa préquelle The Writer (2007). Dans les deux cas, un automate imite l'écriture humaine. Celui de Marilyn est un peu plus perfectionné, puisqu'il a appris à copier la graphie de Marilyn Monroe, tandis qu'une voix synthétique produite à partir de celle de la star décrit la chambre que nous voyons à l'écran, où est supposée se trouver sa cyber-réincarnation. Gros plans sur le papier à lettres du Waldorf Astoria. Marilyn écrit, gribouille. Bientôt, les phrases se répètent. Au moment où elles commencent à s'empiler sur une même ligne, à être leur propre palimpseste, un travelling arrière nous découvre l'illusion : cette Marilyn n'était qu'un énorme robot, un cafard cliquetant dans un décor hollywoodien pluvieux.

Tout, de fait, fonctionne ici sur le principe de la ventriloquie, c'est-à-dire du toujours déjà là - et comment s'en sortir. Une œuvre ancienne de Parreno en témoigne, réalisée avec Bernard Joisten et Pierre Joseph, c'est A Do It Yourself Catalogue (1990, non exposé ici), appareil photo jetable comprenant quatre clichés pris par les artistes : il revient à l'acheteur de compléter la pellicule. C'est déjà écrit, mais cela reste aussi à écrire. Parreno a modifié l'entrée du Palais en ce sens. La Banque d'accueil devient, sous ce titre, une installation : on est ébloui par un mur luminescent en achetant ses billets, les humains qui passent devant se font pures silhouettes. S'ils disparaissent d'une façon, ils deviennent aussi persistance rétinienne, prêts à se surimprimer à la suite du parcours. De même apprendra-t-on que la chambre aux dessins de Cage et Cunningham est la redite à l'identique d'une exposition ayant eu lieu à New York en 2002. Elle fait du coup écho à How Can We Know the Dancer From the Dance ?, une scène vide présentée dans la rotonde du Palais où l'on entend le son seul des pas de la troupe de Cunningham. Apparition, disparition : les écrans de projection vidéo sont toujours transparents (derrière Marilyn, on perçoit un tas de neige) et dès l'entrée, on vous offre un étrange DVD, appelé Precognition, qui contient les films Marilyn et C.H.Z. mais qui a la malheureuse faculté de s'effacer au fur et à mesure qu'on le joue. On remporte chez soi un dilemme plutôt que des œuvres proprement dites.

Heureusement, il existe un artiste capable de neutraliser cet embarras de la ventriloquie où le sujet et le temps sont dédoublés, où ce qui s'écrit est déjà programmé mais prévu pour la disparition, de déjouer l'apparent bégaiement de la réalité. C'est le cuttlefish géant, une variété de seiche capable de prendre les couleurs que son cerveau lui commande, une sorte d'eucharistie-mollusque. Ce céphalopode surréel est le sujet d'une des vidéos présentées, Alien Seasons (2002). A l'époque, Parreno déclarait : «J'avais toujours ce rêve quand j'étais enfant, que je pourrais ouvrir ma bouche et qu'une projection en sortirait, que mon imaginaire se

transférerait aussi facilement en images disponibles pour les autres. Ou peut-être que j'aurais une image sur ma peau comme le cuttlefish géant.» Avec «Anywhere...», on commence à s'approcher très fort de ce «temps réel» rêvé.

(1) Egalement présenté à Paris «Philippe Parreno : Dessins Cahiers d'art», 14 rue du Dragon, 75006. Jusqu'au 18 janvier. Rens. : www.cahiersdart.fr

Eric LORET

Anywhere, anywhere out of the world de Philippe Parreno **Palais de Tokyo** , 13 , avenue du **Président - Wilson** , 75016. Jusqu'au 12 janvier. Rens. : www.palaisdetokyo.com